

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 3

Artikel: Que faire?
Autor: Reisser, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que faire ?

Cette question qui, du fait de sa brièveté, résume l'ensemble des problèmes quotidiens, nous paraît être posée d'une manière particulièrement pressante depuis la fin des hostilités. Elle trahit l'inquiétude de tous ceux qui pensent et que les responsabilités, si petites soient-elles, préoccupent au lendemain de la guerre. Dans le domaine militaire, elle reflète fidèlement l'état d'esprit de beaucoup de nos jeunes officiers désireux d'agir et qui, du fait de leur inexpérience, mesurent leur faiblesse à la taille des problèmes que la deuxième guerre mondiale n'a pas résolus ou même qu'elle a posés pour l'avenir.

Nous resterons dans le domaine des faits politiques et militaires, pour essayer de distinguer ce qui est de ce qui paraît être, pour nous reporter à quelques enseignements de l'histoire et en tirer l'activité à poursuivre jusqu'à plus ample informé.

* * *

La censure ayant été levée, la critique a recouvré sa liberté, ce qu'elle n'a pas tardé de prouver. Loin de nous l'idée de nous y opposer, car dans notre pays la critique représente encore un droit, comme elle est un bien pour le développement des arts et des sciences ; mais il y a différentes manières de critiquer.

En s'attaquant aux imperfections, en soulignant les ombres, la critique constructive s'efforce de mettre en lumière ce qui est bien. Son but est d'améliorer le tout à l'image de ce qui est réussi, sans craindre de lui reconnaître des mérites.

La critique destructive vise un tout autre but. Elle s'en prend à un objet pour en mettre un autre en relief. Elle fait feu de tout bois au mépris de toute logique, pour servir une cause inavouable. Elle est en général animée par l'intérêt, la haine ou la colère qui sont mauvais conseillers et qui font qu'elle s'en prend, le plus souvent sous le couvert de l'anonymat, aux sujets les plus divers et les plus futiles. Quel crédit faut-il par exemple accorder à un article signé « *Observer* »¹, pseudonyme d'un prétendu officier supérieur ? Si cet officier est un chef, il doit avoir le courage de signer ses écrits. Il a en outre le devoir de signaler à qui de droit les lacunes, les imperfections et les fautes qu'il constate, mais en tenant compte d'une règle qui veut qu'on lave son linge sale en famille et non en public. Si ce n'est pas un officier, il n'a pas à s'occuper de sujets auxquels il ne peut apporter que le secours d'un ignorant. D'une manière générale dans les critiques de ce genre, on constate que les faits dénoncés sont exacts, mais que les conclusions sont faussées par l'ignorance de notions essentielles.

On peut aussi critiquer pour faire comme tout le monde. Notre radio même n'échappe point à ce besoin. Voici une de ses dernières élucubrations : « La Suisse répond à la bombe atomique en supprimant le pas cadencé et en perfectionnant le maniement d'arme. » (*Micro dans la vie* du 2. 3. 46).

Les fautes nombreuses qui ont été commises tant par des chefs que par des hommes, doivent entraîner des sanctions, mais elles ne donnent aucun droit à condamner l'institution que les fautifs ont déjà desservie. En outre, les faiblesses intérieures ne doivent pas apparaître sur le plan extérieur, au

¹ (*Volk und Armee*).

risque de compromettre notre position dans le concert des nations. Or, c'est en général ce qui se produit. C'est l'armée, en tant qu'obstacle aux ambitions de prétendus sauveurs de l'humanité, qui est visée. Une constatation nous prouve cependant que sa suppression n'est pas encore réalisable et n'apporterait probablement aucune solution, c'est qu'aucun état n'a jamais pu l'entreprendre.

La liberté de presse, dont l'effet est parfois d'embrouiller les idées au point de ne plus savoir que faire, prouve cependant que notre pensée n'est pas encore étatisée et que notre crédulité n'est pas encore complètement exploitée. On ne nous fera pas accroire, par exemple, que les fautes signalées ne sont pas grossières et exploitées à des fins électorales, c'est-à-dire au profit de quelques-uns et non de tous. Mais, peu importe. Pour y voir clair, l'essentiel est de ne pas se laisser aveugler, les choses ayant moins changé qu'elles ne paraissent.

* * *

Nous examinerons maintenant la situation présente à la lumière des leçons du passé, aussi nous permettrons-nous de citer quelques textes qui n'ont pas été infirmés par les événements.

Tout d'abord, la possibilité d'une nouvelle guerre est-elle exclue ? Non, car « La guerre est une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements. A son point de vue le plus élevé, elle n'est qu'un prolongement de la politique. Elle livre des bataillons au lieu de rédiger des notes. » (CLAUSEWITZ). Or, si l'on ne veut réellement plus de guerre, il faut vouloir la paix. Que devient-elle ?

Les disputes actuelles nous montrent au contraire que l'appétit vient en mangeant ; en outre, on oublie vite ses propres souffrances et plus vite encore celles d'autrui. Il est donc permis de se demander si les efforts individuels faits pour garantir la paix, seront poursuivis. D'ailleurs en voulant

bannir la guerre, on ne s'attaque pas au mal, mais à ses conséquences seulement. Le mal n'est pas allemand ou russe comme d'aucuns le prétendent, il est international et se nomme haine, ambition, orgueil et égoïsme.

Nous ne nous arrêterons ni aux motifs invoqués pour entreprendre une guerre, motifs qui diffèrent des buts réels, ni à la recherche des responsabilités, car là, l'oubli est souvent imposé. Qu'il nous suffise de savoir que le droit du plus fort n'a rien perdu de sa valeur.

La deuxième guerre mondiale a-t-elle résolu les problèmes qui se posaient antérieurement ? Non, car elle en était incapable. Elle n'a fait qu'en retourner quelques-uns. Depuis lors, les armées, qui ne sont que des instruments de la politique au même titre que la diplomatie, ont cédé le pas à cette dernière. Les batailles ont fait place aux disputes diplomatiques, de sorte que la situation peut être résumée comme suit :

Trois impérialismes, momentanément alliés, mais agissant dans des directions différentes, se sont croisés à Berlin (unique objectif commun) sur les restes d'un vaincu. Actuellement, ils s'affrontent durement sur le plan diplomatique, en cherchant cependant à cacher leur jeu en y mêlant les petites nations, qui joueront certainement un rôle dans la recherche de l'équilibre ou dans sa rupture, car : « Il n'y a pas de petits ennemis ni de petits alliés, qu'un grand Etat, si redoutable qu'il soit, puisse impunément dédaigner. » (JOMINI). Ne se dispute-t-on pas le vaincu lui-même ?

Quels sont maintenant les intérêts des trois Grands, puisque c'est avant tout d'eux que dépendra la paix ou la guerre ?

Les U. S. A. s'intéressent peu à l'Europe où ils n'auront plus rien à dire après le départ du dernier G. I. Leurs regards se portent vers le Pacifique, jusqu'aux limites orientales de l'Asie.

La *Grande-Bretagne* est parvenue à conserver ce qui était sienne avant la guerre déjà, à savoir ses colonies et surtout les positions stratégiques qui jalonnent les voies maritimes qui

y conduisent. Tous ses efforts tendront donc à assurer l'équilibre européen, seul gage de sécurité de l'empire. L'histoire des guerres napoléoniennes nous a montré le danger que représente cette constante.

La politique étrangère de l'U. R. S. S. offre l'inconnue sans laquelle il n'y aurait pas de problème. Comme la presse quotidienne nous l'a appris, deux tendances s'y sont fait jour.

1^o La tendance STALINE. Ses adeptes affirment que les buts de guerre sont atteints et que la nation veut acquérir par le travail, une position économique de premier plan. C'est sans nul doute la solution sage.

2^o La tendance MOLOTOV nous donne la solution dangereuse. Ici, les buts de guerre de l'U.R.S.S. ne sont pas atteints, c'est-à-dire que, d'une part, le communisme n'a pas fait le chemin que la guerre devait lui ouvrir, d'autre part, aucune porte nouvelle n'est ouverte sur les océans.

Ces deux solutions nous paraissent inconciliables, aussi ne retiendrons-nous à l'examen que la seconde, la seule qui présente un intérêt du point de vue militaire.

Les ambitions de l'U.R.S.S. la poussent vers les océans, par le Japon, la Chine, le Golfe persique, la Méditerranée et la Mer du Nord. Deux théâtres d'opérations se dessinent, le Pacifique d'une part, l'Europe et le Proche-Orient d'autre part. Le premier, probablement le plus important, intéresse les U.S.A. ; le second menace l'Empire britannique, mais ne saurait nous laisser indifférents.

Si la conversion au communisme de l'univers entier n'est possible que par la force et ne représente plus un but de guerre en soi, elle reste cependant un moyen permettant de satisfaire d'autres ambitions. Il est donc à prévoir qu'une nouvelle guerre ne le céderait pas à celle qui vient de s'achever, quant aux cruautés dues aux passions politiques. Les hécatombes de l'épuration dans certains pays, nous en donnent un avant-goût. Sans vouloir minimiser l'importance de ce problème, mais pour éviter de sortir du cadre de cet article, nous con-

cluerons comme JOMINI, en disant : « Le temps, voilà le vrai remède. »

Ces divergences d'intérêts et d'opinions constituent bel et bien un danger, que le spectre nazi ne saurait complètement cacher et qu'il faut oser reconnaître.

Le thème le plus souvent discuté depuis la fin de la guerre est certainement celui de l'énergie atomique. Les effets terrifiants de la bombe et les développements dont elle est susceptible, ont d'une manière générale conduit à la conclusion que la guerre devait être à tout jamais proscrite, faute de quoi elle entraînerait la fin du monde.

La proscription ne peut résulter que d'un accord, or, la guerre naît précisément d'un désaccord, ce qui laisse peu d'espoir. Mais nous ne partageons pas le sentiment de terreur qu'inspire cette nouvelle arme de la politique, parce que nous ne croyons pas à son emploi systématique comme arme de guerre. L'efficacité incomparable qu'il faut lui reconnaître, en fait un instrument d'intimidation, de pression et même de terreur, qui doit anéantir la volonté de résistance de l'adversaire, ce qui supprime pratiquement la guerre.

Son emploi systématique comme arme de guerre entraînerait la destruction totale des régions bombardées et peut-être même du pays tout entier, ce qui sort du cadre de la guerre, parce qu'une telle « conventrisation » n'a plus aucun sens. En effet,

- La guerre est un acte par lequel nous cherchons à contraindre l'adversaire à subir notre volonté.
- L'objectif immédiat est de mettre l'ennemi hors d'état de se défendre, par l'anéantissement de son armée et l'occupation de son territoire. (CLAUSEWITZ).

Seuls des points n'ayant qu'une valeur strictement militaire, sont justiciables d'un emploi de la bombe atomique. On objectera peut-être que la guerre n'a pas de sens non plus, ce qui n'est certainement pas l'avis des intéressés qui la provoquent. On dira peut-être encore, que la bombe atomique

a déjà été employée et qu'il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne le soit plus. A quoi nous répondrons qu'il fallait bien l'utiliser une fois pour en connaître la valeur et qu'elle a donné entière satisfaction en anéantissant la volonté de résistance du Japon, ce qui a brusquement mis fin à la guerre.

Le ministre de la guerre des U.S.A. concluant à la nécessité du service militaire obligatoire, nous permettra donc de dire que la Suisse répondra à la bombe atomique par le perfectionnement de ses armes et de leur maniement.

* * *

Nous ne saurions nier ici la nécessité d'une réorganisation de notre armée. L'évolution dans le domaine technique la rend indispensable, mais il faut commencer par les grands problèmes, pour finir par les questions de détail. Qu'il nous soit donc permis de rappeler simplement qu'elle est fonction directe de notre politique étrangère. Neutralité ou non, voilà la première question. L'histoire répond oui, ce que notre gouvernement a d'ailleurs bien compris. Ce dernier précise la mission de l'armée et les moyens dont elle peut disposer. Le reste est du ressort des militaires qui, par l'étude, sauront certainement adapter à nos conditions particulières les progrès réalisés ou à venir. N'oublions pas qu'une guerre achevée porte toujours en germes les méthodes et moyens dont usera la suivante, et que le progrès ne saurait faire fi de certaines constantes telles que le climat, le terrain et la vitesse de déplacement en montagne.

* * *

Sans craindre d'éveiller un sentiment d'hostilité à l'égard de qui que ce soit, nous concluerons comme suit :

Pour ne pas avoir à subir la guerre, il faut se préparer à la faire ; il suffit parfois de montrer les dents. Les anciens

disaient : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Par conséquent, il faut :

- *la penser*. L'Allemagne de 1918 à 1938 nous en donne un exemple peut-être unique, puisque les expériences lui étaient interdites par le traité de Versailles.
- *L'étudier* du point de vue politique et militaire. Pour le débutant, les deux derniers siècles suffisent. Trois époques s'imposent, celles de Frédéric le Grand, de Napoléon et de Moltke. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de savoir beaucoup, mais il faut savoir bien.
- *Tirer de l'histoire les enseignements* qu'elle ne cesse de nous répéter, car l'histoire joue en somme dans le temps, le rôle d'une carte dans l'espace.
- *Méditer* les maximes de la guerre et en faire son profit.
- *Suivre l'évolution* des idées, de la technique et des méthodes de combat, afin de rester à la hauteur de sa tâche. La lecture des revues et des ouvrages qu'elles recommandent y contribueront plus que la discussion.
- *Apprendre à connaître les hommes* puisque c'est en définitive avec eux et contre leurs semblables qu'il faudra se battre. Les nôtres sont exigeants à l'égard des chefs, c'est leur droit.

Si ces quelques notes parviennent à éveiller le sentiment de la responsabilité de chaque officier et à lui indiquer ce qui est à faire, leur but est atteint, car « l'art de commander ne s'acquiert qu'au prix d'efforts et à travers les obstacles. »

Cap. JEAN REISSER.
